avec nous voulut nous amener au restaurant; nous étions grandement tentés ; nos Pères n'en pouvaient plus : dix fois ils étendirent la main pour prendre un gâteau ; mais la grâce finit par l'emporter sur la faim et nous pûmes célébrer la messe après un jeûne complet de vingt-quatre heures. On nous reçut à l'archevêché avec une bonté vraiment touchante, tandis que les petites sœurs recevaient les mêmes témoignages de charité chez les sœurs dominicaines. Le mercredi nous nous mîmes en route pour Brownsville, et cette fois le mal de mer fut très bénin. Nous arrivâmes en face la passe de Brazos une heure avant la nuit ; le vent qui soufflait du Nord depuis vingt-quatre heures changea tout à coup de direction, afin de faciliter notre entrée dans le port. Le P. PARISOT nous attendait à terre ; le chemin de fer n'attendait que nous pour partir, et en moins de deux heures nous étions arrivés. Vous dire le bonheur des Sœurs en recevant leur précieux renfort est chose impossible. Ah ! que n'avons-nous autant de professeurs pour instruire les garçons ! toute notre jeunesse est en ce moment entre les mains d'un ministre et de maîtres protestants... »

On lit dans la *Semaine religieuse* de Séez du 12 février, sous ce titre : *Arrivée de* Mgr GRANDIN *dans sa mission de Saint-Albert,* les deux pages suivantes qui seront lues avec intérêt par les membres de la Congrégation :

Après une absence de deux ans, Mgr GRANDIN est rentré dans sa mission le 20 novembre dernier. Les détails de son retour au milieu des siens ont été remplis de scènes émouvantes. Nous en empruntons plusieurs traits aux *Semaines* du Mans et de Laval.

Le R. P. FOURMOND écrit en date du 7 novembre 1879 :

« Les fatigues d'un voyage aussi long que celui de France jusqu'en ces contrées septentrionales de l'Amérique ont été pénibles pour la santé déjà ébranlée de Mgr GRANDIN. Aussi

nous est-il arrivé bien affaibli, et, malheureusement, la saison avancée ne lui permettait pas de prendre le repos qui lui eût été bien nécessaire. Déjà la neige couvrait la terre, quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'octobre. Ce n'était pas là une des moindres épreuves de nos chers voyageurs. S'il ne se fût agi que de leurs personnes, on eût pu, peut-être, leur procurer à chacun une paire de raquettes et leur souhaiter bon courage pour arpenter joyeusement, avec ces beaux petits souliers, les blanches et froides solitudes qui nous séparent de Saint-Albert. Mais les chers voyageurs étaient nombreux, environ quinze, et ils avaient leurs bagages et leurs vivres. Il fallait donc, nécessairement, organiser une caravane. La difficulté était telle, que les plus hardis de nos métis refusaient d'entreprendre ce périlleux voyage.

« Sa Grandeur, tenant cependant à se rendre à Saint-Albert, où sa présence était si nécessaire et si désirée, eut recours, selon sa coutume, à la prière. Monseigneur pria beaucoup et nous engagea à prier. Il se recommanda en particulier à l'archange Raphaël, l'angélique compagnon de voyage du jeune Tobie : ce ne fut pas en vain. La température s'adoucit, la neige se fondit et laissa bien vite à découvert la route de nos voyageurs. Que le Seigneur en soit loué et béni !

« A l'entrée de son diocèse, Sa Grandeur avait pris les devants, avec le R. P. Leduc et la sœur Ch., qui venait visiter les établissements des sœurs grises dans nos contrées. J'étais à la mission du Sacré-Cœur (lac Canard), occupé à finir la chapelle, lorsque, tout à coup, au moment où j'allais prendre mon humble repas, arriva Sa Grandeur. Avec quelle joie je cours me jeter à ses pieds et lui demander sa sainte bénédiction ! C'était un tendre ami et un ami d'enfance ; c'était plus encore, c'était un Père bien-aimé que je revoyais enfin après deux longues années d'absence. Nous étions surpris au milieu de nos travaux, et nous n'avions rien pour recevoir et fêter dignement notre saint Évêque, notre bon Père. Pas même un siège à lui offrir. Les chambres étaient faites, il est vrai, et blanchies à la chaux ; la grande chapelle qui sert d'église était à peu près terminée ; mais les premières

étaient encore sans aucun meuble, et la seconde, sans autel. Pendant nos travaux, nous prenions nos repas assis sur le plancher, à la façon des sauvages. Afin d'epargner à Sa Grandeur cette position pénible, je fus obligé de lui improviser un siège avec un baril. Pour table, nous plaçâmes, sur d'autres barils, une porte de chambre qui n'était pas encore montée. Heureux encore si j'avais pu, aussi facilement, improviser un dîner et dédommager Sa Grandeur des rudes privations et fatigues du voyage. Mais je n'avais à lui offrir qu'un peu de pain grossier et l'appétissant pémikan qui faisait notre petit repas ordinaire; je manquais même de vaisselle pour le service. Monseigneur accepta avec bonheur notre pauvre repas, se trouvant assurément plus heureux de partager l'indigence et les mets grossiers de ses enfants, que l'abondance et les délices des grands du monde.

Après cette réception si peu confortable, mais, en revanche, si pleine de douces émotions, nous partîmes pour la mission de Saint-Laurent, où nous attendaient quatre Pères : les RR. PP. LESTANC, MOULINS, ANDRÉ et LEGOFF. J'avais préalablement expédié un courrier en avant pour prévenir tout le monde de la mission. Aussi à notre arrivée la cloche sonnait ses plus gracieuses volées, le pavillon était au clocher, et tous les Révérends Pères à la porte de l'église, en surplis, pour recevoir le vénéré Pontife, le Père bien-aimé. Les cœurs étaient si émus, que l'on pouvait à peine chanter l'antienne prescrite. — Sa Grandeur donna la bénédiction du Saint Sacrement. Après la bénédiction, et en attendant le souper, un libre cours fut donné aux conversations; on avait tant de choses à se dire de part et d'autre depuis deux ans qu'on ne s'était vu. Sa Grandeur, surtout, avait tant à nous raconter sur son voyage, sur notre si chère et malheureuse patrie, sur notre sainte et bien-aimée mère la sainte Eglise, sur le Saint-Père, que les heures passaient vite et que le reste du jour n'y put suffire. La veillée dut être prolongée bien avant dans la nuit, malgré la fatigue de Sa Grandeur, qui semblait puiser de nouvelles forces dans le bonheur de s'entretenir avec ses enfants.

« Le lendemain, Sa Grandeur nous réunit en conférence spirituelle, et commenta avec cette simplicité et ces accents si paternels qui ont déjà tant de fois ravi les cœurs de ceux qui l'écoutaient, ces belles paroles que lui avait adressées un jour l'illustre Pie IX pour l'encourager et nous encourager tous dans les rudes travaux de notre apostolat : « En Chine, « on a le vrai martyre du sang, martyre glorieux, martyre en « quelque sorte poétique ; vous, mes enfants, dans ces gla- « ciales et sauvages contrées, si vous n'avez pas le glorieux « martyre du sang avec sa poésie, vous n'en êtes pas moins « martyrs aux yeux du Seigneur. Vous trouvez toute la réa- « lité du martyre dans les sacrifices journaliers de votre pé- « nible apostolat ; et ce martyre, qui est de tous les jours, de « tous les instants, pourrait-il vous mériter une moins belle « couronne au ciel ! » Avec quel bonheur nous reçûmes ces saintes paroles comme le précieux testament du grand Pon - tife !... »

Un autre Missionnaire raconte l'entrée de Mgr GRANDIN dans sa résidence de Saint-Albert :

« Le jeudi 20 novembre, nous prîmes la route de Saint-Albert. Le temps était doux : c'était une magnifique journée d'automne. Après trois ou quatre milles de marche, nous vîmes arriver deux voitures que je reconnus pour appartenir, l'une à un vieil ami de la mission, l'autre à un Irlandais établi depuis deux ans à Saint-Albert. Je quittai alors le gros de la caravane et je partis à la suite de Monseigneur pour assister à sa réception. Tout à coup, comme nous arrivions au sommet d'une colline, d'où l'on peut apercevoir la mission, j'entendis une fusillade bien nourrie. C'étaient nos métis qui venaient escorter leur Evêque et le saluer au retour. Je pressai mon cheval, car j'étais en arrière, et je rejoignis bientôt la voiture de Monseigneur. De cinq minutes en cinq minutes recommençait la fusillade, que dominait le bruit lointain encore de la pièce de canon, que le *Bourgeois* du Fort avait prêtée pour la circonstance. J'aimais le spectacle qu'offraient les fusils dont les canons brillaient au soleil, ces cavaliers galopant autour de Monseigneur et tirant à cheval avec la même

aisance que nos meilleurs soldats. — Tout témoignait de l'allégresse dont les cœurs étaient remplis. Enfin, au son des cloches et clochettes, au bruit majestueux du canon et de la fusillade, nous arrivâmes au pont qu'il faut traverser pour gravir ensuite la côte sur laquelle est bâtie la mission. Là, les Pères et les Frères en surplis attendaient Monseigneur. Notre population tout entière était à genoux pour recevoir la bénédiction du Père si longtemps et si impatiemment attendu. Pendant le chant de l'Antienne *Sacerdos et Pontifex*, Sa Grandeur revêtit les ornements pontificaux, et les huit principaux de la place prirent le dais, sous lequel vint ensuite se placer Monseigneur. La procession se mit en marche, gravit le coteau en chantant le *Benedictus*. Quel enthousiasme ! A mi-chemin s'élevait un bel arc de triomphe. Le R. P. Rémas, en cet endroit, adressa avec émotion quelques paroles à Sa Grandeur, qui aussitôt après entonna le *Te Deum*, et, toujours au bruit du canon, nous continuâmes notre route. Les bannières, les drapeaux, les oriflammes flottaient au vent, le soleil lui-même s'était mis de la partie et rayonnait comme aux jours de l'été : nous avions ce jour-là, sur ces plages ordinairement si tristes et si déshéritées, tout à souhait. Les cavaliers firent une dernière décharge, lorsque Monseigneur entra dans sa cathédrale, et après les prières d'usage, Sa Grandeur donna la bénédiction du très Saint Sacrement. Le salut fini, la procession se reforma pour conduire Monseigneur au nouvel évêché, que le bon évêque voulut bénir avant d'en prendre possession...

« Après la bénédiction de l'évêché, Monseigneur, toujours en habits pontificaux, adressa la parole au peuple qui se trouvait au bas du perron. Il nous dit le bonheur qu'il ressentait de se retrouver au milieu de ses enfants, et que son plus grand désir était maintenant de toujours vivre et de mourir au milieu de nous. Que de larmes, larmes de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu qui nous a ramené notre Père, ont coulé dans cette heureuse journée ! La nuit même de son arrivée, Monseigneur a beaucoup souffert de la tête ; mais un abcès, venant à crever, a soulagé considérable-

ment le cher malade, qui n'a pas eu de nouvelle attaque grave. Espérons que les soins des sœurs et aussi et surtout la protection d'en haut éloigneront de notre bien-aimé Père les souffrances si longues et si aigues qu'il endurait avant son voyage en France. »

A la suite de cette lettre se trouvent quelques lignes tracées par la main même de Mgr GRANDIN. Il ne se lasse pas de témoigner sa reconnaissance à tous ses bienfaiteurs, en particulier à ceux des diocèses de Laval et de Séez ; il recommande sa personne et sa mission à leurs prières.



SAINT JOSEPH.

Extraits d'une instruction pastorale de Mgr PIE, évêque de Poitiers (t. VII de ses Œuvres) :

II. L'histoire du culte de saint Joseph, N. T. C. F., si nous vous en exposions les diverses particularités, serait une justification frappante de ce que vous venez d'entendre. Les fondements de ce culte reposent sur l'autorité certaine de l'Évangile, et sur les raisons théologiques les plus concluantes. Et cependant, l'antiquité chrétienne, alors même qu'elle professait très explicitement sa piété envers tant d'autres saints, par exemple envers le saint précurseur, envers les saints apôtres, envers les premiers martyrs, est trouvée muette, ou à peu près, sur ce point. Non pas que les grands docteurs se soient tus sur les prérogatives et sur les vertus du virginal époux de Marie, du père nourricier de Jésus, du dépositaire des conseils divins : à bien prendre, on trouve dans Origène, dans saint Jean Chrysostome et surtout dans saint Augustin, le germe de tout ce qui est venu plus tard sous la plume des scolastiques et des mystiques. Il n'en pouvait être autrement. Quoique rares et concis, les textes évangé-